



STEFANO MASSINI

LES FRÈRES LEHMAN



LE LIVRE

11 septembre 1844, apparition. Heyum Lehmann arrive de Rîmpar, Bavière, à New York. Il a perdu 8 kilos en 45 jours de traversée.

Il fait venir ses deux frères pour travailler avec lui.

15 septembre 2008, disparition. La banque Lehman Brothers fait faillite. Elle a vendu au monde coton, charbon, café, acier, pétrole, armes, tabac, télévisions, ordinateurs et illusions, pendant plus de 150 ans.

Comment passe-t-on du sens du commerce à l'insensé de la finance ?

Comment des pères inventent-ils un métier qu'aucun enfant ne peut comprendre ni rêver d'exercer ?

Grandeur et décadence, les Heureux et les Damnés, comment raconter ce qui est arrivé ? Non seulement par les chiffres, mais par l'esprit et la lettre ?

Par le récit détaillé de l'épopée familiale, économique et biblique.

Par la répétition poétique, par la litanie prophétique, par l'humour toujours.

Par une histoire de l'Amérique, au galop comme un cheval fou dans les crises et les guerres fratricides.

L'AUTEUR

Né en 1975, Stefano Massini est l'un des plus grands dramaturges contemporains et l'auteur italien le plus représenté sur les scènes du monde entier. Il a remporté sept prix de la critique en France, Italie, Allemagne et Espagne, et ses textes ont été traduits dans quinze langues. En 2015, il succède à Luca Ronconi, en tant que conseiller artistique du Piccolo Teatro de Milan, Théâtre d'Europe.

Les Frères Lehman, son premier roman, a été récompensé en 2017 du prix de la sélection Campiello. Il a remporté la même année le prix littéraire international Mondello et le prix Vittorio De Sica.

Stefano Massini

Les Frères Lehman

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer

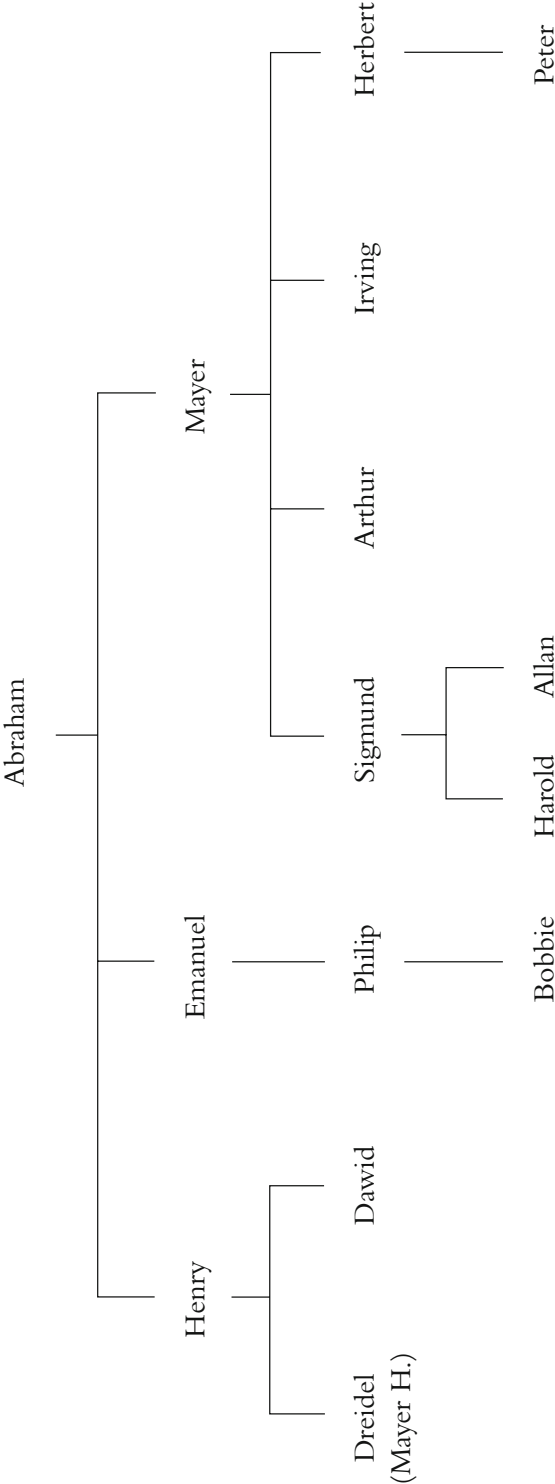


11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Les planches p. 712-718 ont été réalisées par Alessandro Vitti d'après un scénario de Stefano Massini. Le glossaire des termes juifs et yiddish a été établi en collaboration avec Serena Fornari.

À la mémoire de Luca Ronconi

LES PERSONNAGES



« Nous cheminons sur cette crête escarpée
où l'Histoire se mue en Légende
et où les Faits divers s'évaporent dans le Mythe.
Nous ne chercherons pas la vérité des faits parmi les contes,
pas plus que nous ne la cherchons dans les rêves.
Chaque homme pourra affirmer un jour
qu'il est né, qu'il a vécu et qu'il est mort,
mais tous ne pourront pas dire qu'ils se sont mués en métaphore.
Se transformer est tout. »

LIVRE I

TROIS FRÈRES

LUFTMENSCH

Fils d'un marchand de bestiaux
 Juif circoncis
 muni d'une unique valise
 planté là
 comme un poteau télégraphique
 sur le quai *number four* du port de New York.
 Rendons grâce à Dieu d'être parti :
Baroukh HaShem !
 Rendons grâce à Dieu d'être arrivé :
Baroukh HaShem !
 Rendons grâce à Dieu d'être, enfin, d'y être,
 en Amérique :
Baroukh HaShem !
Baroukh HaShem !
Baroukh HaShem !

Enfants qui crient
 porteurs sous le poids des bagages
 crissement de fer et grincement de poulies
 au beau milieu
 lui
 debout
 fraîchement débarqué
 ses meilleurs souliers aux pieds
 des souliers jamais portés
 conservés pour le moment « où je serai en Amérique ».

Et de fait le voici.
 Le moment « où je serai en Amérique »
 est indiqué, gigantesque, par une horloge de fer et de fonte

tout en haut
sur la tour du port de New York :
7 h 25 du matin.

Il tire de sa poche un crayon
et sur le bord d'une petite feuille
note le 7 et le 25
juste le temps de voir
que sa main tremble,
ce doit être l'émotion
ou peut-être le fait
que se tenir sur la terre ferme
après un mois et demi de traversée
– « *Hé ! Ne te balance pas !* » –
vous désarçonne.

Huit kilos perdus
en ce mois et demi de traversée.
Une barbe épaisse
plus encore que celle du rabbin
jamais rasée
en 45 jours de va-et-vient
entre hamac couchette pont
pont couchette hamac.
Parti sobre du Havre,
arrivé à New York en buveur accompli
entraîné à distinguer à la première gorgée
le brandy du rhum
le gin du cognac
le vin italien et la bière irlandaise.
Parti du Havre sans rien savoir des cartes,
arrivé à New York en champion de paris et de dés.
Parti timide, taciturne, grave,
arrivé avec la certitude de connaître le monde :
l'ironie des Français
la fête espagnole
la fierté vive des matelots italiens.

Parti dans l'obsession de l'Amérique,
arrivé maintenant devant l'Amérique
plus dans les pensées toutefois : dans les yeux.
Baroukh HaShem !

Vue de près
en ce froid matin de septembre
observée sans bouger
tel un poteau télégraphique
sur le quai *number four* du port de New York
l'Amérique avait surtout des airs de carillon :
une fenêtre s'ouvrait ?
une autre se refermait
une charrette virait à un coin de rue ?
une autre apparaissait plus loin
un client quittait une table ?
un autre s'asseyait,
« *comme si tout était préparé* », pensa-t-il
et, un instant,
– dans cette tête qui brûlait de la voir depuis des mois –
l'Amérique
la vraie Amérique
ne fut ni plus ni moins qu'un cirque de puces
en rien imposante
plutôt drôle.
Amusante.

C'est alors
qu'un individu le secoua par le bras.
C'était un officier du port,
uniforme sombre,
moustache blanche, grand couvre-chef.
Il notait dans un registre
le nom et le nombre des arrivés
posant des questions simples dans un anglais élémentaire :
« *Where do you come from ?* »
« *Rimpar.* »

« *Rimpar ? Where is Rimpar ?* »
« *Bayern : Germany.* »
« *And your name ?* »
« *Heyum Lehmann.* »
« *I don't understand. Name ?* »
« *Heyum...* »
« *What is Heyum ?* »
« *My name is... Hey... Henry !* »
« *Henry, ok ! And your surname ?* »
« *Lehmann...* »
« *Lehman ! Henry Lehman !* »
« *Henry Lehman.* »
« *Ok, Henry Lehman :*
welcome in America.
And good luck ! »

Il apposa le tampon :

11 septembre 1844.

Abattit la main sur son épaule
et alla interpeller un autre homme.

Henry Lehman jeta un regard circulaire :
le bateau dont il était descendu – le *Burgundy* –
évoquait un géant endormi.

Mais un autre navire manœuvrait dans le port,
près de décharger sur le quai *number four*
149 de ses semblables :

peut-être juifs

peut-être allemands

peut-être chaussés de leurs meilleurs souliers

et munis d'une unique valise

surpris eux aussi à trembler

à cause de l'émotion

à cause de la terre ferme

et parce que l'Amérique

– la vraie Amérique –

vue de près,

pareille à un gigantesque carillon,
vous désarçonne.

Il respira profondément,
saisit sa valise
et d'un pas rapide
– bien qu'il ne sût pas encore où aller –
pénétra
lui aussi
dans le carillon
dénommé Amérique.

GEFILTE FISH

Le rabbin Kassowitz
 – avait-on prévenu Henry –
 n'est pas la meilleure personne
 qu'on puisse souhaiter connaître
 après 45 jours de traversée,
 une fois le pied posé
 de l'autre côté de l'Atlantique.

Parce qu'il a une grimace
 pour le moins irritante
 peinte sur le visage,
 accrochée à ses lèvres,
 comme s'il méprisait du plus profond du cœur
 quiconque s'approche pour lui parler.
 Il y a aussi ses yeux :
 comment ne pas être gêné
 par un vieillard enragé,
 noyé dans un costume sombre
 qui doit son semblant de vie à ses seuls yeux louches,
 anarchiques, affolés,
 regardant toujours ailleurs
 de manière imprévisible
 rebondissant comme des boules de billard
 de manière imprévisible
 et, quoique sans s'attarder,
 relevant le moindre détail de votre personne ?

*« Prépare-toi : une visite à Rab Kassowitz
 est toujours une expérience.
 Tu regretteras d'y être allé*

*mais tu ne peux pas t'en abstenir
aussi rassemble ton courage et frappe à cette porte. »*
Voilà ce qu'ont dit à Henry Lehman
les amis juifs allemands
qui résident à New York depuis assez de temps
pour connaître les rues
et parler une langue bizarre
où le yiddish se fond avec l'anglais,
puisqu'on dit aux filles *frau darling*
et que les enfants demandent *der ice-cream*.

Henry Lehman
fils d'un marchand de bestiaux
est en Amérique depuis moins de trois jours
mais feint de tout comprendre
et s'oblige même à répondre *yes*
quand ses amis juifs allemands
lui demandent en riant s'il sent
la puanteur de New York sur ses vêtements :
*« N'oublie pas, Henry : au début on la sentait tous.
Mais un beau jour tu cesses de la humer
tu cesses de la distinguer
et alors cela signifie
que tu es vraiment arrivé en Amérique
que tu es ici pour de bon. »*

Yes.

Henry acquiesce.

Yes.

Henry sourit.

Yes, yes.

En effet, Henry sent sur ses vêtements
la terrible puanteur de New York :
un mélange écœurant d'avoine, de fumée et de moisissures en
tout genre,
si bien qu'à ses narines au moins
ce New York tant rêvé

semble plus nauséabond que l'étable de son père,
là-bas en Allemagne, à Rimpf, Bavière.
Yes.

Mais dans la lettre qu'il a envoyée chez lui
– la première depuis le sol américain –
Henry n'a pas mentionné la puanteur.
Il a parlé des amis juifs allemands,
ça oui,
et de la gentillesse avec laquelle
ils l'ont hébergé plusieurs jours
lui offrant une délicieuse soupe aux boulettes
de poisson pris sur leurs étals,
puisque'ils sont eux aussi dans le commerce,
oui monsieur,
mais de bestiaux à nageoires, écailles et arêtes.
« Et vous gagnez bien votre vie ? »
leur a demandé tout de go Henry,
juste pour se faire une idée
essayer de comprendre
car c'est l'argent qui l'a conduit en Amérique
et il lui faudra bien commencer par quelque chose.
Les amis juifs allemands
lui ont ri au nez
parce que tout le monde à New York
– y compris les mendiants –
gagne de l'argent :
*« La nourriture est un bon gagne-pain,
puisque les hommes, Henry, auront toujours faim. »*
« Et puis ? Avec quoi d'autre gagne-t-on bien sa vie ? »
a-t-il demandé
entre les caisses de merlans et les barils de harengs,
qui opposent une sacrée concurrence
à la puanteur de New York.
« Quelle question !
On gagne de l'argent avec ce qu'on est bien obligé d'acheter... »

Des gens formidables, les amis allemands :
on gagne de l'argent avec ce qu'on est bien obligé d'acheter...
c'est au fond un conseil plutôt bon.
Car il est vrai que, si l'on ne mange pas, on meurt.
Mais, franchement, un Lehman
parti des étables de son père
peut-il venir vendre
aussi des animaux,
poissons, poulets, canards, bestiaux en Amérique ?
Changer, Henry, changer.
En choisissant toutefois quelque chose qu'on *est bien obligé*
d'acheter.
Note ça.

Voilà.
Pendant que Henry réfléchit à son avenir
les amis allemands lui donnent un lit où dormir
et au dîner une soupe de boulettes,
toujours de poisson,
soit des économies exceptionnelles.

Or Henry ne veut pas abuser de l'hospitalité.
Juste le temps de comprendre.
Juste le temps de remettre en état de marche
ses jambes engourdis
engourdis, et comment,
car, après avoir passé tant de temps en mer
 hamac couchette pont
 pont couchette hamac,
il n'est pas simple
d'ordonner aux membres inférieurs
– service locomotion –
de recommencer à trotter,
d'autant plus que dans ce carillon dénommé Amérique,
il y a dix mille rues,
non comme à Rimpar où elles ne sont que quelques-unes
qu'on compte sur les doigts d'une main.

Oui. Les jambes.

Mais ce n'est pas tout.

Plût au Ciel.

Pour vivre en Amérique, y vivre vraiment,
il est besoin d'autres choses.

Il est besoin de tourner une clef dans une serrure.

Il est besoin de pousser une porte.

Et les trois – clef, serrure et porte –
se trouvent non à New York
mais à l'intérieur de votre cerveau.

Voilà pourquoi – lui a-t-on dit entre merlans et harengs –
toute personne qui débarque

à un moment donné,

tôt ou tard,

a besoin de Rab Kassowitz :

lui, il s'y connaît.

Il ne s'agit pas d'Écritures, ni de Prophètes,
ce qui est normal pour un rabbin :

Rab Kassowitz

a la réputation d'être un oracle

pour ceux qui ont transité *d'une rive à l'autre*

pour ceux qui viennent d'Europe

pour les Juifs transocéaniques

pour les fils de marchands de bestiaux,

bref,

eh bien oui,

pour les immigrés.

*« Tu vois, Henry : ceux qui viennent en Amérique
cherchent une chose que lui-même ne sait pas.*

Nous sommes tous passés par là.

*Ce vieux rabbin a beau avoir les yeux qui louchent,
il regarde là où tu ne vois pas*

et te dit qui tu seras dans cette nouvelle vie.

Écoute-moi : va lui rendre visite. »

Cette fois encore Henry dit *yes*.
Il se présenta à huit heures du matin,
muni d'un bel exemplaire de la pêche
en hommage pour le vieil homme,
mais après mûre réflexion
conclut que se montrer un poisson à la main
ne donnait pas de lui une image convenable,
raison pour laquelle il fourra la bête dans une haie
à la joie effrontée des félins new-yorkais
et ayant respiré profondément frappa à la porte.
Yes.

C'était une journée de novembre,
au froid aussi glacial qu'en Bavière,
et il neigeait vaguement.
En attendant, Henry ôta les premiers flocons de son chapeau.
Il avait chaussé ses plus beaux souliers,
ceux qu'il avait conservés pour le moment « *où je serai en
Amérique* » :
il était peut-être sensé de les arborer
à l'occasion de cette étrange visite
au cours de laquelle – il le sentait –
il verrait vraiment l'Amérique face à face,
entière, immense, infinie
et la serrerait dans son poing.
Il l'espérait sincèrement,
étant dans le brouillard.

Tout absorbé dans ces pensées
il n'entendit pas le déclic de la poignée,
ni ne perçut la voix qui, d'outre-tombe ou presque,
lui signalait que c'était ouvert.
De sorte que l'attente
se prolongea un peu,
agaçant le vieillard,
l'obligeant enfin à crier
un éloquent « *J'attends* ».

Et Henry entra.

Rab Kassowitz

était assis au fond de la pièce,
noir sur une chaise noire en bois
contenu dans ses innombrables angles,
telle une somme géographique de pommettes, genoux, coudes
et rides brûlées.

Le fils d'un marchand de bestiaux

demanda et n'obtint pas

l'autorisation explicite d'avancer.

Sa question

– très respectueuse d'ailleurs –

fut suivie de la réponse : « *Pas un geste, je veux vous regarder* »

et d'une sarabande de pupilles.

Pourtant Henry Lehman ne se déroba pas.

Planté là comme un poteau télégraphique,

il observa une distance de dix pas,

son couvre-chef entre les mains,

dans un silence éternel,

tout en remarquant

que cette pièce remplie de livres

semblait concentrer intensément

la puanteur de New York

et, le temps d'un instant,

inhalant avoine, fumées et moisissures en tout genre

il crut même s'évanouir.

Par chance il n'en eut pas le temps.

Car sur son odorat l'emporta

la sensation d'être

soudain l'objet

d'un rire impitoyable qui,

survenant au terme d'une longue observation,

avait une allure d'offense,

pis : d'outrage.

« Je vous amuse, rab ? »

« Je ris parce que je vois un petit poisson. »

Henry Lehman

eut du mal à déterminer

s'il s'agissait là d'une métaphore rabbinique

ou si le vieillard

le méprisait vraiment

à cause du halo de sardines et de sargues qu'il répandait autour de lui.

Il aurait sûrement opté pour la seconde hypothèse,

si le rabbin

n'avait pas

heureusement

développé son début :

« Je ris parce que je vois un petit poisson

qui agite sa queue hors de l'eau :

Ayant jailli à l'aide de sa nageoire

il entend savourer le continent. »

Par conséquent

non sans soulagement

Henry put répliquer, tout fier :

« Ce petit poisson, dirais-je, ne manque pas de courage. »

« Ou ne manque pas d'idiotie. »

« Devrais-je rentrer à la maison ? »

« Cela dépend de votre concept de maison. »

« Un poisson vit dans la mer. »

« Non. Vous êtes si bête que vous en êtes irritant, je pourrais vous chasser. »

« Je ne comprends pas. »

« Vous ne comprenez pas car vous réfléchissez trop

et en réfléchissant vous vous égarez

*vous êtes bête parce que vous êtes subtil
et la subtilité est une malédiction.
Vous vous conduisez comme un homme affamé depuis trois jours
qui, avant de manger,
s'interroge sur les assiettes, les épices et les sauces
sur les nappes, les couverts, les verres
et bref
avant d'avoir pris sa décision
s'écroule par terre, mort de faim. »*

« Aidez-moi. »

*« C'est simple : un poisson vit dans l'eau
et l'eau ne se trouve pas seulement dans la mer. »*

« Et donc ? »

*« Donc hors de l'eau on meurt,
dans l'eau on vit. Point. À la ligne. »*

« Ainsi, je ne serais pas fait pour l'Amérique ? »

« Cela dépend de votre concept d'Amérique. »

« L'Amérique est la terre ferme. »

« Ceci est un fait. »

« Et moi je suis à vos yeux un poisson. »

« Ceci est un deuxième fait. »

« Les poissons ne sont pas conçus pour la terre, mais pour l'eau. »

« Troisième et dernier fait. »

« Comment voulez-vous que je me conduise ? »

*« La question est bonne,
au point que je vous l'offre :
posez-la-vous. »*

*« Les poissons ne se posent pas de questions, rabbin :
les poissons savent uniquement nager. »*

*« Voilà, nous commençons à réfléchir :
les poissons savent uniquement nager
ils ne peuvent prétendre marcher.*

*Dans ce cas peut-être l'idiotie de notre poisson
ne consiste pas dans sa volonté de profiter du continent,
mais dans sa volonté de le faire hors de l'eau ! Baroukh HaShem !
Si ce poisson – arrivé à New York par l'immense mer –
quittait la mer pour un fleuve
et le fleuve pour un canal
et le canal pour un lac
et le lac pour un étang
alors, je vous le demande,
ne parviendrait-il pas
à parcourir l'Amérique de long en large ?
Ça ne lui est pas interdit : l'eau coule partout.
Le poisson doit juste se rappeler qu'il vit dans l'eau
et qu'en sortir équivaut à mourir. »*

« Oui, Rab Kassowitz, mais qu'est exactement mon eau ? »

*« Vous avez dit que les poissons ne se posent pas de questions !
Suffit. Vous avez épuisé votre lot d'attention.
Maintenant laissez-moi tranquille :
il me reste peu de temps avant de mourir
et vous vous en êtes octroyé gratuitement une portion. »*

*« En effet, je voudrais avec tout mon respect vous donner quelques dollars
pour votre Temple... »*

*« Les poissons n'ont pas de portefeuille
car, lestés de pièces, ils coulent. Dehors ! »*

*« Une dernière question, rabbin, s'il vous plaît :
l'Amérique est gigantesque,
où me conseillez-vous d'aller ? »*

« Là où l'on peut nager. »

Sur ces mots

Henry Lehman

regagna la rue

plus embrouillé et songeur qu'avant,

en proie à la seule certitude que les rabbins s'expriment par énigmes,

comme ils l'ont appris de leur Supérieur

qui au lieu de s'expliquer

met le feu aux buissons, et comprenez ce que vous pouvez.

Entre-temps à New York

la neige s'était muée en tempête exceptionnelle.

Mais franchement un Lehman

qui avait quitté les sapins de Bavière

pouvait-il se rendre en Amérique

pour y trouver aussi de la neige à débayer ?

Changer, Henry, changer.

Il appréhenda au moins une chose :

là où il irait

– il ne savait pas exactement où –

il trouverait certainement

beaucoup de chaleur

beaucoup de lumière

beaucoup de soleil.

Tandis que cette idée tournoyait dans sa tête

et qu'il maudissait l'hiver américain,

il referma sa vareuse jusqu'en haut de la gorge :

les hommes, au fond, ont besoin

de se couvrir tout autant que de se nourrir.

Yes.

© 2018, Globe, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2016, Stefano Massini

Titre de l'édition originale : Qualcosa sui Lehman
(Mondadori Libri S.p.A., Milano)

Dépôt légal : septembre 2018

ISBN : 978-2-211-23781-9

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.com



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter